

La deuxième Étoile



Atelier d'écriture
Saint Rémy lés Chevreuse

écrire ensemble

ateliers
d'écriture

Raphael Kahan
Monique Derrien
Anne Lemoal
Joëlle Lecoq
Delphine Lebahan
Anne Ballner
Marianne Gérard
Maryse Troubat
Sylvie Garnier
Phillipe Ducaffy

d'après une nouvelle de PHILIPPE DELERM

La deuxième Étoile

Presque 10 heures. La nuit de fin juillet hésite à venir s'installer, instille un peu de mauve dans le ciel et sur le sable brun. Ils sont les derniers sur la plage. Resserrés en carré comme dans un petit camp retranché. Ils ont retardé à l'infini le moment du pique-nique. Ils ne sont pas propriétaire ni locataire d'une maison, ni même d'un appartement, ça se voit tout de suite. Plus tard, il leur faudra s'engouffrer dans une voiture et rentrer vers les terres. Non. Deux voitures, ils doivent être une dizaine au moins. Les enfants ont joué longtemps, poussé des cris d'effroi quand la marée a fini par détruire en quelques vagues, les contreforts amassés à coup de pelles. Qu'ils en profitent. Rien ne presse. On est bien là.

Au loin la terrasse du grand hôtel allume ses lumières. Ca ne doit pas être mal le cérémonial du plateau de fruits de mer, la bouteille de sancerre perlée de gouttes glacées. Mais bon, qu'ils se battent avec leur tourteau. Le poulet froid de glacière est savoureux, bien meilleur qu'à midi – un peu de vent faisait voler le sable, le soleil tapait fort.

Ils ont couru, se sont baignés, ont sorti les raquettes, le ballon, les magazines, le sommés ont fait la sieste, le visage dans l'ombre du parasol. La femme âgée a surtout regardé les autres, un sourire de partage au coin des lèvres, tendant la joue à des baisers mouillés, empressés et distraits. Maintenant la fraîcheur tombe. Ils se blottissent dos à dos. Il reste encore des abricots. Des silences s'installent. C'est un beau dimanche, oui. Attendre que les derniers bouchons aient disparu avant le pont de Nantes. Attendre, reculer demain. Attendre que les joies dispersées laissent place à l'idée du bonheur, qui donne le frisson. Juste la nuit qui vient, enfiler un pull. Être si fort ensemble quand les autres s'éloignent et qu'on se protège en carré.

- Tu dors Leila ?
- Non j'attends la deuxième étoile.

MONIQUE DERRIEN

La nouvelle étoile

La femme âgée se lève, cherche une couverture. Elle a très froid, d'un froid dont on ne sait d'où il vient tant il s'incruste profondément dans le corps. Elle est prise d'une mélancolie qui l'étonne.

Attendre, reculer, demain. Elle ne se sent pas prête à quitter ce petit camp retranché. Elle voudrait mais ne peut plus garder ce beau dimanche. Est ce elle qui s'éloigne ou sa tribu qui s'estompe ?

Au loin, sur la plage, dans la pénombre, une silhouette se dessine. Elle sait mais le doute s'installe.

Un homme grand, mince, s'approche. Un pardessus noir, d'un autre temps, couvre un dos voûté. C'est un vieil homme, au regard doux perdu dans le lointain. Ses longues mains fines font une tache blanche sur le vêtement sombre.

Sa démarche est précise, légère. Il effleure le sable.

Peut-être n'est ce qu'une illusion due à la tombée de la nuit, cette heure très particulière où la réalité peut rejoindre la fiction ?

Elle ne peut détacher son regard. Elle est envoutée, fascinée par cet homme. Il vient vers elle. Il tend les bras.

Elle s'approche. Elle ne craint rien, elle espérait même qu'il serait là le moment venu.

Elle prend dans ses mains ce visage tant aimé, trop vite disparu. Émile, son Émile. Regardez-vous tous, Émile est là !

Ils sont là, blottis dos à dos. Ils ne l'entendent pas.

Elle glisse sa main dans celle d'Émile.

Déjà, ils ne sont plus.

Maman, maman, réveille-toi !!

Nous rentrons.

Maman !!!!!!!!

PHILLIPE DUCCAFY

Sérénité familiale

Je suis arrivée sur la plage en fin d'après-midi, enfin décidée à quitter cette chambre qui commençait à devenir sinistre. Tu aurais dû être là, tu avais promis de venir et je t'ai attendu en vain. Encore un espoir perdu.

Assise dans le sable j'observe cette grande famille dont il émane beaucoup de sérénité. Les enfants sont joyeux et s'amuse sans cesse. Les parents et leurs amis somnolent tout en surveillant les plus jeunes.

Est-ce cela le bonheur ? Quelque chose me dit que c'est trop beau, voire excessif. Probablement une trêve dans leurs vies chahutées.

Je me rassure comme je peux. A l'âge de ces enfants j'étais au pensionnat ; mes parents avaient divorcé quand j'avais sept ans. Alors les réunions familiales joyeuses, je n'en ai pas connu.

Aussi je les regarde tous avec envie. Ils ont couru, se sont baignés, ont sorti les raquettes, le ballon, les magazines, les hommes ont fait la sieste, le visage dans l'ombre du parasol.

Un de ces hommes attire mon attention. Peut-être parce qu'il te ressemble physiquement : Grand, fier, un sourire au coin des lèvres en permanence. J'ai fini par deviner qui était sa femme, alors qu'il s'est peu adressé à elle. Bizarrement j'ai ressenti comme une tension quand il lui parlait. Je divague probablement car je suis assise un peu trop loin du groupe.

Au fond de moi je sens que je n'accepte pas ce bonheur familial, éclatant, à mes yeux indécents. Il y a forcément des failles, des blessures, des mensonges.

Ce type de mensonge que je ne supporte plus depuis des mois quand je suis avec toi. Quand j'étais avec toi devrais-je dire. Car tu n'es pas venu malgré ta promesse. Celle de trop à mes yeux. Et quelque sera ton explication vaseuse, cette fois-ci je ne l'accepterai pas. Je me dois de réagir, ne plus accepter.

La femme âgée a surtout regardé les autres, un sourire de partage au coin des lèvres. Je dirais plutôt un sourire de connivence. C'est la mère des deux jeunes

femmes comme je l'ai compris. La mère sait les fêlures, les mensonges. Elle se tait car sinon ses filles la bousculent :

« C'est bon maman, on n'est plus dans les années cinquante ; le monde a changé ». Qu'est-ce qui a changé ? Rien justement. Le bonheur, l'amour sont tout sauf un long fleuve tranquille. Tantôt à l'étiage, tantôt en cru tel un torrent.

Maintenant la fraîcheur tombe, les silences s'installent dans le groupe. Je sens qu'ils attendent, qu'ils reculent avant de reprendre leurs voitures pour rentrer chez eux un dimanche soir. Ils sont entre parenthèses avant de retrouver la réalité de leur vie qui n'est probablement pas aussi sereine que cet après midi passé en famille.

Mon téléphone bipe. Je regarde ta photo sur l'écran. Non je ne répondrai pas. Je n'ai plus la patience, la force d'écouter un nouveau mensonge.

Mes yeux sont humides. C'est dur à vivre mais ce n'est pas la première fois. Ça passera.

DELPHINE LEBAHAN

« Tu dors Leïla ? »

Leïla fixe la route et sourit. L'homme lui passe tendrement la main dans les cheveux.

« Madame, vous m'entendez ? Pressez ma main, si vous m'entendez. »

Leïla entend une voix lointaine, elle remonte d'un long rêve, elle s'enfonçait doucement dans une ouate qui la protégeait. Elle s'est sentie glisser lentement.

Cette voix, cette main, elle ne les reconnaît pas. Ce silence, tout d'abord rassurant, l'opresse à présent. Elle sait qu'elle doit revenir et se réveiller, sortir du tunnel. Elle le sait. Elle serre la main.

Elle doit ouvrir les yeux. C'est le chaos tout autour d'elle : le bruit, la lumière et la fureur.

Leïla veut s'accrocher à cette voix, à cette main. Il faut qu'elle sache. Elle presse une nouvelle fois la main. Elle ne veut pas voir, elle pressent le sens de ce bruit tout autour d'elle.

Ses larmes embuent ses yeux. Il n'y a aucun pleur, aucun cri d'enfant. Elle n'entend pas non plus la voix rassurante de Paul. Non, il n'y a que cet homme, un pompier, dont les contours se dessinent nettement, à présent.

« Capitaine, elle a ouvert les yeux et réagit. »

« Leïla, écoute-moi, c'est moi. Ecoute-moi, oui je sais ce que tu veux Leïla. Je te dirai tout mais je dois savoir où tu es touchée, tu m'entends. La voiture a eu un accident. Mais je dois d'abord savoir pour tes jambes, Leïla. Bouge, ta jambe gauche et presse ma main en même temps. A présent, la droite. Arrête, respire, tu sais aussi bien que moi, que ça peut revenir, ça ne veut rien dire. Nous sommes en route pour ton service.

Oui je sais ce que tu veux savoir. Écoute-moi et prends ma main. Accroche-toi à moi Leïla, accroche-toi à la vie. Je suis là, oui je vais tout te dire, mais je veux que tu serres ma main. Paul est mort Leïla. Les enfants ont été transférés par hélicoptère, je te promets que je n'en sais pas plus. »

Leïla tente de s'accrocher à ce regard, à cette voix mais elle la connaît tant qu'elle a deviné. Cette main, elle l'a tenue pour la première fois, à 5 ans, depuis ils ne se sont jamais éloignés, malgré les amours et les enfants. Le travail les réunit si souvent, lui, le pompier, elle, l'infirmière. Alors cette voix, elle la connaît et elle a deviné ce qui était tu.

Elle lâche peu à peu sa main.

« Non, Leïla, serre ma main, accroche-toi. Il y a un espoir. »

Leïla sait, au son de cette voix qui se brise qu'il n'y en a plus aucun. Elle ferme les yeux pour rejoindre ses étoiles.

RAPHAEL KAHAN

Une belle journée

Le soleil décline à l'horizon et une écharpe de couleurs pasteltes jaune et orange amortissent sa lente disparition dans le néant comme un tapis moelleux, à la fin de cette première chaude journée d'été.

Le crépuscule a repris le relais et annonce le début de cette nuit. Il ne reste qu'une dizaine de personnes installées en rond sur cette plage qui frémit encore de l'excitation et des jeux de la journée.

Il est presque temps de rentrer et on profite de l'apparition de la nuit pour méditer et s'imprégner de cet environnement joyeux, enregistrer ces moments pour nourrir les périodes moins fastes et sentir ce temps éphémère qui nous fait croire au bonheur.

Après l'effervescence qui s'est déchaînée toute la durée du jour, le silence reprend ses droits et l'on entend seulement le doux clapotis des vagues qui s'écroulent sur le sable mouillé. En fermant les yeux on prend conscience de la puissance de ce flux et reflux qui balayent la plage.

Le calme est rompu par la voix d'un enfant qui annonce la venue d'un marcheur.

On entend son souffle au fur et à mesure que ses pas se rapprochent du groupe.

- « Bonjour ! » lance-t-il à la volée. « J'ai raté le dernier bus pour rejoindre Nantes. Vous resterait-il une place ? »

Son intervention interrompt ce moment suspendu où se trouvent ces personnes depuis quelques

Minutes, et après concertation, on accède à la requête de l'intrus.

Le groupe se met doucement en mouvement, accompagné de cet inconnu. Le vent se lève d'un seul coup et une pluie fine commence à tomber juste avant que tout le monde ne disparaisse sur la route. Le charme est rompu. Les portes claquent, les

moteurs vrombissent, la plage restera orpheline jusqu'au prochain week-end ensoleillé.

ANNE BALLNER

L'enfant perdu

Ils sont arrivés tôt pour profiter de la journée entière. Ce dernier dimanche d'Août, grand beau temps annoncé. Il n'y a que les Parisiens pour penser que l'été est fini au 15 Août sur la côte normande. C'est sans doute pour se donner le courage de repartir.

La joie d'être les premiers à fouler le sable ce matin, de choisir un coin abrité du vent par les oyats. La plage doucement se remplit. Ils sont contents de leur coin.

Le premier bain est revigorant. Il réveille l'âme d'enfant des adultes qui se mettent à jouer avec les petits, le plus souvent à quatre pattes.

- « Quelle heure est-il ? J'ai faim ! »
- « 11h30, c'est un peu tôt quand même. »

Le piquenique a été englouti en dix minutes. Les parents se sont accordé une petite sieste. Françoise, la grand-mère a surveillé les enfants.

- « Julien, ne t'éloigne pas trop. »
- « Je vais chercher du sable mouillé pour mon château. »

C'est à ce moment-là qu'elle a remarqué le petit garçon de quatre ans, marinière rayée et bob sur la tête, cheveux blonds par le soleil.

- « C'est mon enfant, j'en suis sûre, chuchote-t-elle. Il a atterri dans cette famille par erreur. Je ne le quitte pas des yeux. Je ne veux plus le quitter, il ne me quittera plus. »

L'après-midi est passé vite.

- « Zut, on a oublié le cochonnet. »
- « Une coquille de praire fera l'affaire. »
- « Qui veut venir chercher des morceaux de bois flottés avec moi ? »

Tous les prétextes sont bons pour explorer la plage et ses trésors. Françoise a prévu large. Il y a de quoi dîner. Il fait encore si doux.

Il fait maintenant complètement nuit. Chacun remballage jouets, glacière, paniers.
On roule les nattes.

- « Où est Julien ? »
- « Je croyais qu'il était de ton côté. »
- « Mais non, je ne l'ai pas vu depuis la salade de riz ! »

Ils scrutent la plage, mais la nuit a tout recouvert. Derrière le parapet, sur le parking, un panda démarre.

MARIANNE GERARD

- Tu dors Leïla ?
- Non, j'attends la deuxième étoile

- Alors, on va l'attendre avec toi, ma fille

Ils se resserrent autour d'elle, formant une ligne colorée face à l'océan qui s'assombrit, silencieux spectateurs de la lune qui s'y reflète en dansant.

Demain sera un autre jour, un jour ordinaire avec son lot accablant de soucis pour chacun d'entre eux.

Profiter jusqu'au bout de ce moment de bonheur-là avant que leur horizon ne se referme sur les tours de la Cité, monstres impassibles prêts à les engloutir dès leur retour.

C'est Karim qui rompt le charme.

Il l'a vu le premier, lui, le plus jeune des deux familles, avec ses yeux perçants d'enfant curieux.

- Regardez, y a un truc qui flotte là !

Les hommes se lèvent d'un bond, s'approchant lentement de l'endroit où les vagues semblent vouloir leur déposer comme un paquet de vieux chiffons.

Les femmes ne bougent pas, ça fait longtemps qu'elles ont compris que le hasard leur apporte plus de mauvaises que de bonnes surprises.

Hakim, le fils aîné, est déjà entré dans l'eau, puis ressorti aussi pâle que la lune au-dessus de sa tête.

- Un noyé, c'est un noyé !

Il a la voix qui tremble, lui si courageux d'habitude, alors les filles sanglotent et les femmes se figent en statues de sel, attendant que les hommes décident.

Le père de Leïla, le plus âgé donc le plus sage, a tranché avant même que le corps n'ait fini de s'échouer sur la plage : pas question de prévenir la police, trop de risque qu'on leur mette ça sur le dos, comme le reste...

Vite, vite, remballer les affaires, courir aux voitures, s'y engouffrer, démarrer en trombe.

Et de la bouche des pères tombe la même phrase :

– Vous n'avez rien vu, RIEN !!

JOELLE LECOQ

Presque 10 heures. La nuit de fin juillet hésite à venir s'installer. Le ciel encore rougeoyant éclaire le sable blond. Ils sont les derniers sur la plage.

Resserrés autour du feu ils partagent ce dernier pique-nique. Les vacances se terminent le départ est proche. Les enfants jouent, rient, crient lorsque une vague écrase leur château. Ils ne sont pas pressés, le retour vers la ville ne les attire pas, rester ici quel bonheur !!

Au loin la terrasse du grand hôtel allume ses lumières, les derniers clients prennent leur dernier repas au son de l'orchestre, la musique paraît triste, l'ambiance n'y est pas, la nostalgie du départ habite tout le monde.

De l'autre côté de la baie, vers l'océan une autre lumière apparaît. La femme âgée assise à l'écart du groupe se pose des questions, elle est triste, cette lumière lui rappelle le film de la veille :

ce film et sa lumière au loin qui se rapproche et devient multiple par le nombre , nombre de jeunes réfugiés en mal d'avenir dont le bateau se nommait 1^{ère} étoile !

Elle a peur et se demande à quoi correspond cette lumière, elle attend, elle espère, la lumière se rapproche, un bateau apparaît, seul un pêcheur est à bord, elle est soulagée et sourit : le bateau se nomme : deuxième étoile !

Elle peut rentrer, rejoindre sa famille : c'était un beau dimanche !

ANNE LEMOAL

Un si beau dimanche

Qu'ils en profitent. Rien ne presse. On est bien là. Les derniers sur la plage ! La marée a fini par nous atteindre et nous lèche les pieds. Presque 22H heures. La nuit de fin juillet hésite à venir s'installer. Une lueur mauve persiste dans le ciel et le sable s'assombrit déjà. On a retardé à l'infini l'heure du piquenique. Les enfants ont tournoyé longtemps entre nous et la mer armés seaux de pelles et de râteaux. Ils ont poussé des cris d'effroi quand en quelques vagues, l'océan a détruit leurs châteaux. Ils se sont baignés, ont joué au ballon sur le sable dur, se sont baignés à nouveau, sont sortis de l'eau grelottant, ont couru se rouler sur le sable chaud et sec. Les hommes ont fait la sieste, le visage à l'ombre du parasol. Le soleil tapait déjà fort. Les grands-parents vêtus de noir observaient les autres avec un sourire de partage au coin des lèvres. De temps en temps tendaient la joue à des baisers mouillés, empressés et distraits.

Au loin, s'allument dans le désordre les lumières de la baie.

C'est vraiment un beau dimanche ! Attendre encore avant de partir ? Des silences s'installent. Attendre pour reculer demain ? Attendre resserrés en carré dans un petit coin retranché. Enfiler un pull, alors que la fraîcheur tombe, se blottir dos à dos et ensemble être forts. Si forts. Tellement protégés qu'on se sent à nouveau capables d'affronter les lendemains.

Personne ne l'a vu venir, mais l'homme qui court vers nous en hurlant, à lui seul brise tous les silences.